

# Hokushu, le charme d'une beauté formelle

Lary Stolosh, 28 avril 2014



J.-P. Rozand, Hokushu, 2013

À l'écart des regards, aux confins du domaine de Saint Jean de Chépy, se dresse la silhouette d'une sculpture élégante au nom mystérieux : Hokushu.

Hokushu (ou Hokusyû / ホクシウ), un nom que les hommes murmuraient dans l'ancienne Edo pour évoquer un lieu de plaisir au nord (Hoku) du territoire (Syû) de la ville, le quartier Yoshiwara. C'est là, et là seulement, qu'au XVII<sup>e</sup> siècle le shogunat Yoshiwara tolérait la prostitution.

Mais, Hokushu est aussi une chanson. Une chanson traditionnelle kiyomoto-bushi qui décrit la vie et les coutumes du quartier au fil des quatre saisons, et évoque les clients des bordels, courtisans, courtisanes, samourais. Le texte, publié en 1818, est de l'écrivain populaire et poète comique Ôta Nampo ; la musique est de la geisha Kawaguchi Onao, joueuse de Shamisen réputée du quartier Yoshiwara.



Mais encore, Hokushu est une danse. Une danse au fil de laquelle la danseuse interprète les rôles de chaque personnage évoqué par le poème. La chorégraphie, particulièrement exigeante, suit les règles classiques Kabuki Suodori. Avec élégance et une précision géométrique, le corps inscrit dans l'espace les signes d'une beauté formelle à l'opposé de ce qui fut à l'origine une expression vulgaire et scandaleuse. Les mouvements subjuguent le regardeur. Ils l'enchantent et lui ouvrent les portes d'un univers de plaisirs étranges.



C'est ce charme que l'on retrouve en explorant les multiples facettes de la sculpture de Jean-Patrick Rozand ; enchantement exalté par la subtilité de la parure dont l'air et le temps ont habillé la danseuse d'acier.

